

MES PREMIÈRES LEÇONS A LA COUR

(Automne 1905)

Au cours de l'automne 1904, j'acceptai l'offre qui m'était faite de passer un an comme professeur de français auprès du duc Serge de Leuchtenberg.

Le père de mon élève, le duc Georges de Leuchtenberg était le petit-fils d'Eugène de Beauharnais; par sa mère, la grande-duchesse Marie Nicolaïévna, fille de Nicolas 1^{er}, il était cousin de l'Empereur Nicolas II.

La famille se trouvait alors dans la petite propriété qu'elle possédait sur les bords de la mer Noire et y séjourna pendant tout l'hiver. C'est là que nous surprîmes les tristes événements du printemps de 1905 et que nous vécûmes les heures tragiques provoquées par la révolte de la flotte de la mer Noire, le bombardement de la côte, les pogroms, et la violente répression qui suivit. Dès le début la Russie se révélait à moi sous un aspect terrible et chargé de menaces, présage des horreurs et des souffrances qui m'y attendaient.

Au commencement de juin, la famille vint s'établir dans la belle villa de Serghievskaja Datcha que le duc possédait à Péterhof. Le contraste était frappant : nous quittions la côte aride de la Crimée méridionale, les petits villages tatares enfouis dans la montagne et les cyprès poussiéreux, pour les immenses forêts de pins et l'exquise fraîcheur des bords du golfe de Finlande.

Péterhof avait été le séjour de prédilection de Pierre le Grand, son fondateur. C'est là qu'il venait se reposer des rudes labeurs que lui valait la construction de Saint-Petersbourg, cette ville que sa volonté fit surgir comme par enchantement des marais de l'estuaire de la Néva et qui allait devenir la rivale des grandes capitales européennes.

Tout à Péterhof rappelle celui qui lui donna naissance. C'est d'abord Marly dont il fit quelque temps sa résidence, «maisonnette» posée au milieu de l'eau, sur une bande de terre qui sépare deux grands bassins; puis, près du golfe, l'Hermitage, où il aimait à traiter ses collaborateurs dans des festins arrosés de copieuses libations. C'est aussi Monplaisir, construction de goût hollandais, qui était sa demeure favorite, et dont la terrasse surplombe la mer : il est étonnant de constater combien ce «terrien» a aimé l'eau ! C'est enfin le Grand Palais, qui, avec ses pièces d'eau et les belles perspectives de son parc, devait, dans son idée, égaler les splendeurs de Versailles.

Tous ces bâtiments, sauf le Grand Palais qu'on utilise encore pour les réceptions, présentent l'aspect de ces édifices abandonnés et vides auxquels seule l'évocation du passé vient rendre la vie.

L'empereur Nicolas II avait gardé la prédilection de ses ancêtres pour cet endroit exquis qu'est Péterhof, et il venait, chaque été, habiter avec les siens le petit cottage d'Alexandria, entouré d'un parc touffu qui l'abrite des regards indiscrets.

La famille du duc de Leuchtenberg passa tout l'été de 1905 à Péterhof. Les rapports entre Alexandria et Serghievskaja Datcha étaient fréquents, car une intime amitié liait alors l'impératrice et la duchesse de Leuchtenberg. J'eus donc l'occasion de voir quelquefois les membres de la famille impériale. À l'expiration de mon contrat, on me proposa de rester auprès de mon élève en qualité de précepteur et de me charger de l'enseignement du français aux grandes-duchesses Olga Nicolaïévna et Tatiana Nicolaïévna, filles aînées de l'empereur Nicolas II. J'acceptai et, après un court séjour en Suisse, je rentrai à Péterhof, dans les premiers jours de septembre. Quelques semaines plus tard, je débutai dans mes nouvelles fonctions à la cour impériale.

Au jour fixé pour ma première leçon, une voiture du palais vint me chercher pour me conduire au cottage d'Alexandria où se trouvaient encore l'empereur et les siens. Mais malgré le cocher à livrée, la voiture aux armes de la cour, et les ordres qui sans doute avaient été donnés à mon sujet, j'appris à mes dépens que ce n'était pas sans difficulté qu'on pénétrait jusqu'à la résidence de Leurs Majestés. Je fus arrêté à la grille du parc et il fallut quelques minutes de pourparlers avant qu'on me laissât libre entrée. Je ne tardai pas, au tournant d'une allée, à apercevoir deux petites constructions en briques reliées par un pont couvert. Elles étaient d'une simplicité telle, que je les pris pour des dépendances du palais. L'arrêt de la voiture me fit seul comprendre que j'étais arrivé à destination.

On m'introduit au deuxième étage, dans une petite chambre, très sobrement garnie de meubles de style anglais. La porte s'ouvre et l'impératrice entre, tenant par la main ses deux

CHAPITRE PREMIER

filles Olga et Tatiana. Après quelques paroles aimables, elle prend place à la table, et me fait signe de m'asseoir en face d'elle; les enfants s'installent des deux côtés.

L'impératrice était encore fort belle à cette époque; c'était une femme grande et svelte, au port de tête superbe, mais tout cela ne comptait plus dès qu'on avait rencontré ses yeux, de grands yeux gris-bleu magnifiquement vivants où s'exprimaient toutes les émotions d'une âme vibrante.

L'aînée des grandes-duchesses, Olga, fillette de dix ans, très blonde, yeux pétillants de malice, nez légèrement relevé, m'examinait avec un regard qui semblait chercher dès la première minute le défaut de la cuirasse, mais il se dégageait de cette enfant une impression de pureté et de franchise qui vous la rendait de prime abord sympathique.

La seconde, Tatiana, âgée de huit ans et demi, aux cheveux châtain, était plus jolie que sa sœur, mais donnait l'impression de moins d'ouverture, de franchise et de spontanéité.

La leçon commence; je suis étonné, gêné par la simplicité même d'une situation que j'avais imaginée tout autre. L'impératrice ne perd pas une de mes paroles; j'ai le sentiment très net que ce n'est pas une leçon que je donne, mais un examen que je subis. La disproportion qu'il y a entre mon attente et la réalité me désoriente. Pour surcroît de malheur, je m'étais figuré mes élèves beaucoup plus avancées qu'elles ne le sont en réalité; j'avais choisi quelques exercices : ils se trouvent beaucoup trop difficiles; ma leçon préparée ne sert à rien, il faut improviser, user d'expédients... Enfin, – à mon grand soulagement, – la pendule sonnant l'heure vient mettre fin à mon épreuve.

Pendant les semaines qui suivirent, l'impératrice assista régulièrement aux leçons des enfants auxquelles elle prenait un intérêt visible. Il lui arrivait souvent, lorsque ses filles nous avaient quittés, de discuter avec moi des moyens et des méthodes à employer pour l'enseignement des langues vivantes, et je fus toujours frappé du bon sens et de la perspicacité de ses réflexions.

J'ai gardé de ces débuts le souvenir d'une leçon qui eut lieu un ou deux jours avant la



promulgation du manifeste d'octobre 1905, qui octroya la Douma. L'impératrice avait pris place, ce jour-là, dans un fauteuil près de la fenêtre; d'emblée, elle m'avait paru absente et préoccupée; sa figure trahissait malgré elle le trouble de son âme. Elle fit des efforts visibles pour ramener sur nous son attention, mais elle tomba bientôt dans une rêverie douloureuse, où elle s'absorba tout entière. Son ouvrage reposait sur ses genoux; elle avait croisé les mains, son regard comme perdu en elle-même suivait ses pensées, indifférent aux choses présentes... D'habitude, quand l'heure était achevée, je fermais mon livre et j'attendais qu'en se levant l'impératrice me donnât la liberté de prendre congé. Mais, cette fois, malgré le silence qui marquait la fin de mes occupations, elle était si plongée dans la méditation qu'elle ne fit aucun mouvement. Les minutes passaient, les enfants s'impatients; je rouvris mon

CHAPITRE PREMIER

livre et repris ma lecture. Au bout d'un quart d'heure seulement, une des grandes-duchesses, s'approchant de sa mère, la rappela à la conscience de l'heure.

Au bout de quelques mois, l'impératrice se fit remplacer à mes leçons par une de ses demoiselles d'honneur, la princesse Obolenski. Elle marquait ainsi le terme de cette sorte d'épreuve à laquelle elle m'avait soumis.

Ce changement me soulagea, je dois l'avouer; je me trouvais plus à mon aise en présence de la princesse Obolenski, qui me seconda du reste avec beaucoup de dévouement. Mais j'ai gardé, de ces premiers mois, le souvenir très précis de l'intérêt extrême que l'impératrice, comme une mère toute attachée à son devoir, portait à l'éducation et à l'instruction de ses enfants. Au lieu de la tsarine hautaine et froide dont on m'avait tant parlé, je m'étais, à mon grand étonnement, trouvé en présence d'une femme simplement dévouée à sa tâche maternelle.

C'est à ce moment aussi que j'ai pu, à certains indices, me rendre compte que la réserve dont tant de gens se disaient blessés, et qui lui valait tant d'hostilité, était plutôt l'effet d'une timidité naturelle, et comme un masque de sa sensibilité.

Un détail montre bien le souci d'exactitude que l'impératrice apportait à s'occuper de ses filles, et témoigne aussi des égards qu'elle tenait à leur inspirer pour leurs maîtres, en exigeant d'elles l'ordre qui est le premier élément de la politesse. Tant qu'elle assista à mes leçons, je trouvais toujours, à mon entrée, les livres et les cahiers disposés avec soin sur la table devant la place de chacune de mes élèves, et jamais on ne me fit attendre un instant. Il n'en fut pas toujours de même dans la suite.

À mes premières élèves, Olga et Tatiana, vinrent se joindre successivement, quand elles eurent atteint leur neuvième année, Marie d'abord, en 1907, et Anastasie, en 1909.¹

La santé de l'impératrice, éprouvée déjà par l'inquiétude que lui causait la menace suspendue sur la vie du tsarévitch, l'empêcha de plus en plus de suivre les études de ses filles. Je ne me représentais pas encore quelle était la raison de son apparente indifférence et j'étais disposé à lui en faire un grief, mais les événements n'allaient pas tarder à me l'apprendre.



¹ C'est en 1909 que prirent fin mes fonctions de précepteur auprès du duc Serge de Leuchtenberg. J'eus alors plus de temps à consacrer à mes leçons à la cour.